

CQFD Ce qu'il faut découvrir

Dossier documentaire de l'équipe des publics du MAC/VAL

Valérie Jouve

« Cinq femmes du
pays de la lune »

Avec Rana M.S Abukharabish, Suha Y.M Abusharar,
Yasmin M.M Abu Awad, Jamila I.M Thalja

Exposition avec quatre
femmes de Jéricho du
14 juin 2014 au 4 janvier 2015

PICTO



Place de la Libération / 94400 Vitry-sur-Seine /
www.macval.fr

« Cinq femmes du pays de la lune »

Commissariat : Ingrid Jurzak et Julien Blanpied

Pour sa programmation estivale, le MAC/VAL invite Valérie Jouve à dialoguer avec l'exposition des œuvres de la collection « Avec et sans peinture ». L'artiste dévoile le travail de collaboration qu'elle mène depuis trois ans à Jéricho avec quatre femmes palestiniennes.

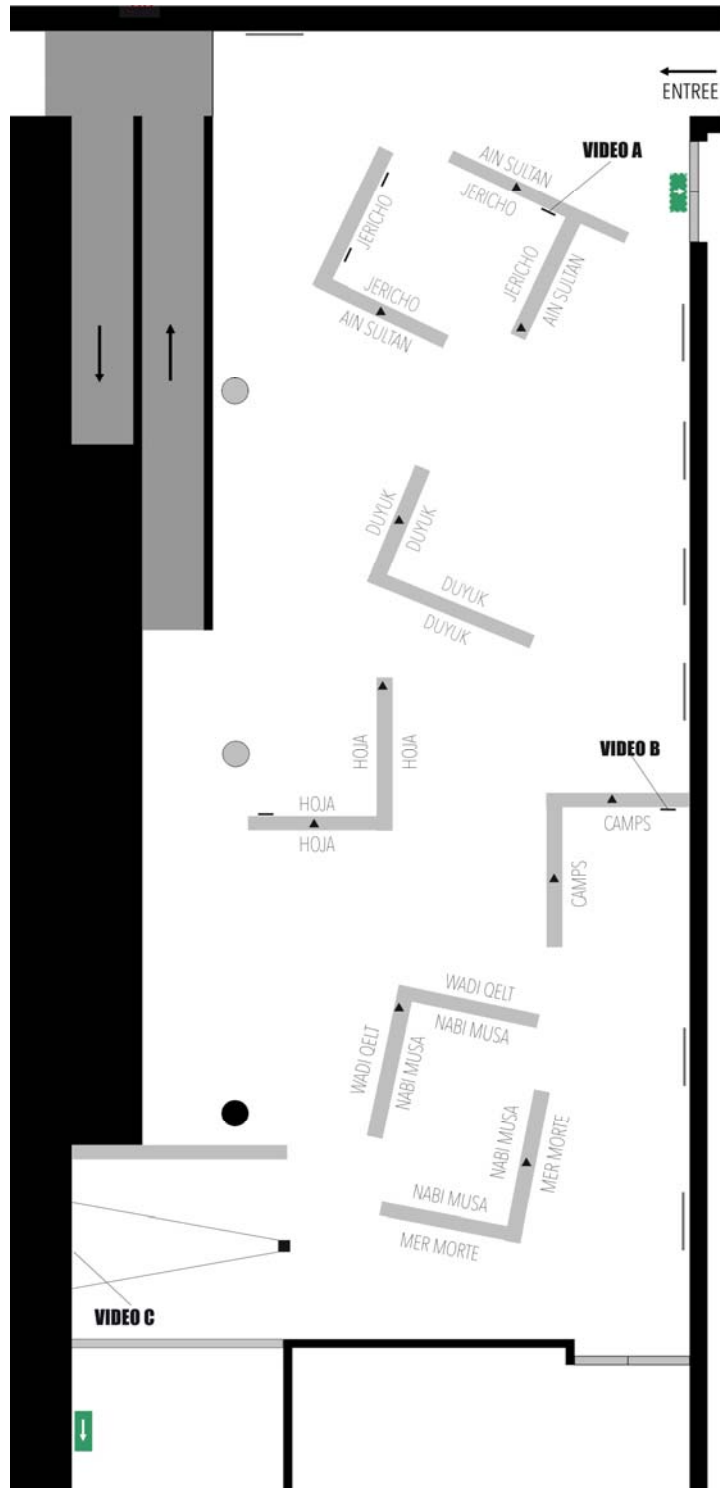
Sous l'intitulé « Cinq femmes du pays de la lune », l'exposition regroupe le travail de fabrique de l'image de cinq femmes, traduisant leur respect mutuel et leur rapport respectif à ce territoire en guise de portrait indirect d'elles-mêmes. Elle réunit plus de quatre cents photographies, un film et plusieurs vidéos, dans un corpus dévoilant une signature collective et un regard singulier, que le sensible infuse en permanence.

Valérie Jouve présente pour la première fois un travail collectif qu'elle mène avec Rana M.S Abukharabish, Suha Y.M Abusharar, Yasmin M.M. Abu et Jamila I.M Thalja.

Cette exposition, présentée dans la grande nef du musée, brosse le portrait d'un territoire au travers des lieux qui sont chers à ces femmes, soit en creux autant de façon de parler d'elles-mêmes.

De par sa formation d'anthropologue, Valérie Jouve aborde ici, avec ces femmes, le sujet de leur présence au monde, de leur inscription dans le paysage, voire de leur identité, avec justesse et sans point de vue préconçu. Comme dans un journal de bord, Valérie Jouve et ses quatre amies rencontrées à Jéricho se penchent sur le paysage comme on se penche sur un visage.

Plan de l'exposition



AIN SULTAN : camp de réfugiés de Jéricho. Lieu de vie des cinq femmes.

DUYUK : quartier à la sortie de Jéricho dont la population est exclusivement noire, originaire d'Afrique (principalement Niger) et installée depuis plusieurs générations.

HOJA : village à 5km de Jéricho connu pour son canal qui court en plein désert. «Hoja» signifie «courbe».

CAMP AQABAT JABER : camp de réfugiés à l'entrée de Jéricho. C'est aussi le départ de Wadi Qelt.

WADI QELT : canyon entre le camp Aqabat Jaber et la route pour Ramallah, ce site très connu abrite un monastère dans une petite oasis (Saint Georges) où beaucoup d'hermites ont construits des laudes.

NABI MUSSA : mosquée en plein désert où se trouve un cimetière musulman. Au mois d'avril, un festival soufi s'installe au coeur de ce lieu.

MER MORTE : à 3km de Jéricho sur le territoire palestinien. Accès autorisé seulement sur des plages privées israéliennes moyennant 50 shekels (10 euros) par personne.

▲ bande son

SOMMAIRE

1) CINQ FEMMES DU PAYS DE LA LUNE

ValérieJouve, Suha Y.M Abusharar, Yasmine M.M Abu Awad,
Rana M.S Abukharabish, Jamila I.M Thaljap.5

2) LA SERIE « LES PERSONNAGES ».....p.13

3) TRAVERSÉES DE TERRITOIRES.....p.19

4) BIOGRAPHIE DE L'ARTISTEp.35

5) BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE.....p.36

CINQ FEMMES DU PAYS DE LA LUNE

Valérie Jouve, Suha Y.M Abusharar, Yasmine M.M Abu Awad,

Rana M.S Abukharabish, Jamila I.M Thalja



Sans titre, 2013. Photogramme de l'exposition « Cinq femmes du pays de la lune » / Valérie Jouve.
Tirage chromogène, 100 x 130 cm. Production MAC/VAL - Musée d'art contemporain du
Val-de-Marne, 2014. Photo © Valérie Jouve. © Adagp, Paris 2014.

Le projet

En 2008, Valérie Jouve découvre Israël et les territoires palestiniens, terrain de travail dont *Traversée* (2012) constitue un portrait, sous forme de road-movie, d'une situation géographique spécifique, entre zone urbaine très dense et zone frontalière quasi-désertique, du sud au nord en commençant par Jérusalem.

En 2011, elle loue une maison à Jéricho¹, une ville de Cisjordanie située sur la rive ouest du Jourdain qu'elle rêve d'habiter. Elle est la première ville des futurs territoires palestiniens autonomes², passés sous l'administration de l'Autorité palestinienne en 1994. Après une période de réoccupation israélienne pendant la seconde Intifada, Jéricho a été rendue à l'Autorité palestinienne en 2005.

De ce territoire paradoxal naît le projet de Valérie Jouve : un travail collectif engagé avec une femme qui avait d'abord refusé de se laisser photographier, puis quatre femmes palestiniennes qui ont eu envie de photographier. Elles décident alors d'explorer, par l'image, la notion de territoire comme autoportrait, de Jéricho à la Mer Morte, et à travers leur propre relation à cet espace. La confiance dans l'image revenue, des visages photographiés apparaissent. La présence de l'occupation dans le travail a tout de suite été discutée et le collectif a estimé que cela n'avait rien à voir avec la Palestine, c'est un vocabulaire israélien, « car c'est ainsi que se construira un Etat palestinien »³. Le géographe Claude Raffestin différencie Paysage et Territoire ainsi : tandis que le paysage est la structure de surface, le territoire est la structure profonde.

« Cinq femmes du pays de la lune » regroupe le travail de fabrication de l'image de cinq femmes, traduisant leur respect mutuel et leur rapport respectif à ce territoire en guise de portrait indirect d'elles-mêmes. Plus de 400 images seront présentées, ainsi que plusieurs films et vidéos, dans un corpus dévoilant une signature collective et un regard singulier, que le sensible infuse sans discontinuer.

Julien Blanpied, Valérie Jouve, « Cinq femmes du pays de la lune » (2011-2014), 2014

¹Le nom de Jéricho est dérivé de la racine sémitique / wrḥ / signifiant « lune ». La ville fut l'un des premiers centres de culte des divinités lunaires.

²Bethléem, Jéricho, Ramallah, Taybeh, Naplouse...

³In « Valérie Jouve poursuit ses repérages », *Le quotidien de l'Art*, numéro 538, février 2014



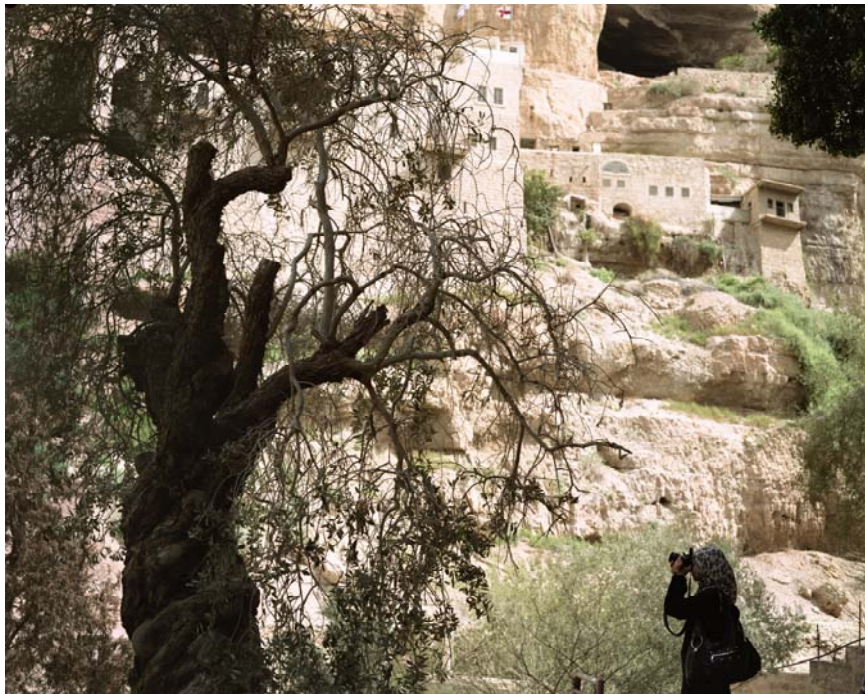
Paysage de Rana M.S Abukharabish, 2013. Photogramme de l'exposition « Cinq femmes du pays de la lune » / Valérie Jouve. Tirage chromogène, 30 x 45 cm. Production MAC/VAL - Musée d'art contemporain du Val-de-Marne, 2014. Photo © Rana M.S Abukharabish.



Sans titre, 2013. Photogramme de l'exposition « Cinq femmes du pays de la lune » / Valérie Jouve. Tirage chromogène, 30 x 45 cm. Production MAC/VAL - Musée d'art contemporain du Val-de-Marne, 2014. Photo © Yasmin M. M. Abu Awad. © Adagp, Paris 2014.



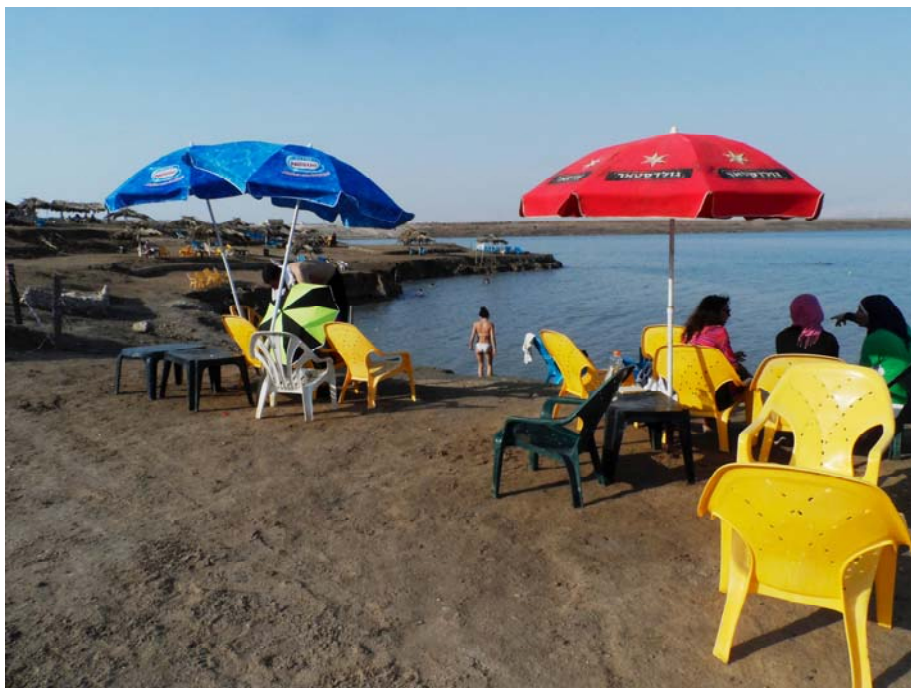
Les figures Les figures de Rana M.S Abukharabish, 2013. Photogramme de l'exposition « Cinq femmes du pays de la lune » / Valérie Jouve. Tirage chromogène, 30 x 40 cm. Production MAC/VAL - Musée d'art contemporain du Val-de-Marne, 2014. Photo © Rana M.S Abukharabish © Adagp, Paris 2014.



Sans titre, 2013 Photogramme de l'exposition « Cinq femmes du pays de la lune » / Valérie Jouve. Tirage chromogène, 40 x 50 cm. Production MAC/VAL - Musée d'art contemporain du Val-de-Marne, 2014. Photo © Valérie Jouve. © Adagp, Paris 2014.



Sans titre, 2013 Photogramme de l'exposition « Cinq femmes du pays de la lune » / Valérie Jouve.
Tirage chromogène, 30 x 40 cm. Production MAC/VAL - Musée d'art contemporain du Val-de-Marne, 2014. Photo © Valérie Jouve. © Adagp, Paris 2014.



Sans titre, 2013. Photogramme de l'exposition « Cinq femmes du pays de la lune » / Valérie Jouve.
Tirage chromogène, 30 x 40 cm. Production MAC/VAL - Musée d'art contemporain du Val-de-Marne, 2014. Photo © Jamila I.M Thalja. © Adagp, Paris 2014.

La genèse du projet : « En attente / On Hold », une exposition de Valérie Jouve au Centre Pompidou, 2010.

C'est par l'émotion que l'image photographique engage les spectateurs dans ce monde. Non pas une émotion mièvre mais une puissance du vivant à travers les corps représentés et le corps que prendra l'espace d'exposition habité par ces compositions/montages d'images.

Après un séjour d'un an en Israël, à la fois à Jérusalem Est et dans les territoires autonomes palestiniens, Valérie Jouve a présenté au centre Pompidou une grande composition visuelle mêlant des montages d'images à « l'image animée » et à « l'image documentaire ».

L'artiste a concentré son regard sur les communautés et les populations arabes, en interrogeant leur rapport à la ville et à la modernité. Elle joue pleinement de l'espace qui lui est offert et s'efforce de représenter cette réalité en la donnant à vivre et à ressentir. Rejouer une expérience vécue est, pour Valérie Jouve, aussi important que d'explicitier les enjeux sociaux, politiques, économiques ou urbanistiques. Cette première exposition personnelle de Valérie Jouve développe une réflexion sur la présence de l'humain dans la ville.

Je vois cet espace d'exposition comme une grande composition visuelle, qui fasse non pas comprendre ce monde arabe, mais qui fasse sonner des lignes, des couleurs pour tenter de mettre le spectateur dans un état physique de sensation de ce monde. Valérie Jouve construit depuis le début des années 1990 une œuvre photographique singulière, qui s'attache à la présence humaine dans la ville. Pour son exposition au Centre Pompidou, elle présente une trentaine de photographies réalisées en 2008 et 2009 hors du monde occidental. Inscrite dans une tradition photographique proche de celle de l'Américain Walker Evans, Valérie Jouve saisit des figures entre l'image documentaire et l'image mise en scène. *Donner à sentir ce que je sens. Je ne veux pas faire comprendre.* À travers cette phrase du *Journal de Palestine* publié à l'occasion de l'exposition, Valérie Jouve décrit une démarche intuitive.

« En attente », le titre de l'exposition évoque les moments de pause et les poses qu'elle demande à ses *Personnages*, des hommes et des femmes photographiés en grand format dans des décors urbains : leurs regards et leurs gestes arrêtés, comme hors du temps, sont le plus souvent amplifiés par un travail de montage. En outre, la plupart de ces photographies ont été prises dans les territoires autonomes palestiniens qu'elle ne désigne pas directement, territoires eux aussi « en attente ».

Mon intention est aussi de dessiner un territoire qui déborde d'existence, malgré les clichés médiatiques, dit-elle, ajoutant : Je dois sans cesse prendre de la distance. Les images ne peuvent rien, si ce n'est peut-être continuer à porter des utopies qui me font vivre.

À propos de l'exposition « En attente / On hold » commissaire Quentin Bajac, 23 juin 2010 - 13 septembre 2010. Site internet du MNAM

« L'an dernier à Jerusalem », Marc Lenot

*Ici, sur les pentes des collines, face au couchant
Et à la béance du temps, Près des vergers à l'ombre coupée, Tels les
prisonniers,
Tels les chômeurs,
Nous cultivons l'espoir⁴*

Ça commence avec du pain *pita*, de l'huile d'olive et du *zaatar*, sous une tonnelle dans un petit restaurant de Jérusalem, à l'est. Ils se rencontrent là, à cinq mille kilomètres de chez eux, le jour où elle part, le jour où il revient. Ils parlent, parlent et rient de déceler des traces imperceptibles à tout autre de leur origine commune, la classe moyenne d'une ville provinciale d'où il est parti l'année où elle est née.

La ville autour d'eux est blanche, chaude, écrasée de soleil, il n'y a alentour que la lumière intense, et les passions tout aussi brûlantes. La pierre des murs de la vieille ville éblouit, au loin le dôme doré étincelle. Passé le serpent de l'autre mur, sûr de son bon droit, réceptacle biface des lamentations, on va dans les collines désertiques, caillouteuses, pures, vers l'aridité du Jourdain, vers l'étouffante Jéricho, au milieu de paysages contrôlés, délimités, de collines stratégiques occupées et de nappes aquifères détournées.

Ils parlent de leurs histoires, de leurs enfants - S., comme un arbre à demi déraciné qui se bat avec courage pour vivre, et Mey, cousine des enfants de Ghada ou de Naplouse, à qui il fera aimer en riant les ruelles sombres de la vieille ville -, de leurs projets.

Il lui raconte ses séjours en Palestine, la maison qu'il a reconstruite, les rencontres qu'il a faites, ses peurs parfois, ses désespérances et son obstination. Il lui parle des musiques de Bernadette, des images de Rauf, des voiles de Diala, du courage de Jeff, il lui dit va voir Sami à Bethléem, pousse jusqu'au Golan, monte sur les toits de Naplouse entre les collines. Et elle dit oui, oui, mais ce que j'aime c'est la rue, ce sont les gens ordinaires dont je tombe amoureuse car mes photographies ne sont au fond que des témoignages d'amour, de douceur, de tendresse, ce que je veux c'est aller partout, avec un *hijab* s'il le faut, voir et sentir, me glisser, me fondre et montrer ces gens repoussés, déplacés, réfugiés, rendus invisibles, ces gens à l'espoir incertain, à l'existence abîmée, ce que je veux c'est raconter la complexité d'un pays qui n'est plus et qui n'existe pas encore, faire voir des paysages meurtris, des terres volées, des territoires à construire. Ce que j'aime, dit-elle, ce sont ces figures inscrites dans leur espace fragile, lui conférant une

⁴ Mahmoud Darwich, *Etat de siège. Ramallah, janvier 2002*, trad. De l'arabe par E. Sanbar, Arles, Actes Sud, 2004, p.7.

présence, une conscience, une tension qu'il me faut exposer, solidifier, que je ne peux garder sous le boisseau. Ce que je veux montrer, dit-elle, ce sont les vendeurs de cages à oiseaux du camp de Qalandia, c'est le keffieh d'un vieux réfugié voûté qui s'éloigne, c'est le visage habité d'un joueur de *oud*.

Et il lui dit prends garde, je suis en train d'écrire sur le syndrome de Jérusalem, cette ville, nombril paranoïaque du monde, rend fou. Toi aussi tu en seras folle, non pas au point de clamer dans les rues de la vieille ville l'arrivée prochaine du Messie, mais au point de ne pouvoir t'en détacher, de te sentir mal quand tu es ici et mal aussi quand tu t'éloignes, incapable de secouer de tes épaules le sentiment oppressant, dur, que cette ville nous inocule sans rémission. Elle nous étouffe, nous submerge, son poids, histoire et religions, nous écrase, dit-il, elle est la pire addiction nue tu connaîtras jamais, tu y succomberas comme moi, tu ne seras plus que désir brûlant et qu'attente anxieuse.

Plus tard, à Paris, quand il lui fait présent d'un livre sur Gaza en 1956, elle dit j'y retournerai, j'irai voir chacun des 417 villages détruits, je veux montrer des ouvertures, de l'espoir, une identité en devenir, je veux exposer cette réalité pour empêcher qu'elle ne s'éteigne, bougie que la bourrasque voisine tente obstinément de souffler ; je veux donner à voir ces minoritaires, ces réprouvés qui sont comme un révélateur de notre monde, qui le font résonner, je veux continuer à naviguer entre l'utopie et les réalités. Et il lui dit va, suis ta voie, repars, n'aie pas peur.

Marc Lenot, « L'an dernier à Jérusalem », catalogue d'exposition « En attente / On hold », Centre Pompidou, 2010, p. 27-28



Sans titre, 2013. Photogramme de l'exposition « Cinq femmes du pays de la lune » / Valérie Jouve. Tirage chromogène, 30 x 45 cm. Production MAC/VAL - Musée d'art contemporain du Val-de-Marne, 2014. Photo © Rana M.S Abukharabish. © Adagp, Paris 2014.

LA SERIE « LES PERSONNAGES »



Sans titre (Les Personnages avec Mahamoud Abu al Hawa), 2008. Epreuve chromogène contrecollée sur aluminium, 102 x 131, 5 cm, collection du MAC/VAL. © Adagp, Paris 2014.

*Des récits, des convictions, des errances, mais il est essentiel que je vive tous ces états. Voici en quelques mots, ses mots, ce que Valérie Jouve dit dans son *Journal de voyage* en février 2010, lors d'un long séjour entre Israël et la Palestine, et qui éclaire l'ensemble de son œuvre.*

Pour rendre compte des états du monde, individuels, intimes dans le collectif et l'urbain, le politique, Valérie Jouve photographie, depuis le milieu des années 1990, les hommes, les femmes dans leur cadre de vie.

Elle traque les relations, naturelles ou plus souvent artificielles, qui se tissent entre ce qui est, ce qui surgit et ce qui advient des individus, leur résistance. Elle fait partie de cette génération d'artistes qui se moque des catégories, et ne marque pas de différence entre une pratique artistique et des références anthropologiques. Valérie Jouve déjoue en effet les classements, défendant ardemment la notion du décalage. Son œuvre a autant à voir avec la photographie plasticienne, car elle compose fortement et consciemment ses images, qu'avec l'image documentaire, dans la mesure où, de plus en plus, celle-ci questionne l'histoire contemporaine. Valérie Jouve, comme dans l'ensemble d'images plus anciennes que le musée conserve déjà d'elle, campe des individus dans leur univers, celui qu'ils pratiquent, l'architecture moderne/moderniste. Ils acquièrent dès lors un statut autre, devenant des *Personnages*, signalés par l'acte photographique, dramatisés par le scénario de l'artiste.

Aujourd'hui, le travail dans le paysage de Valérie Jouve s'inscrit encore davantage dans l'histoire contemporaine. Depuis deux ans, elle parcourt en effet la Palestine et Israël, Jérusalem ayant été longtemps son campement de base lors d'un premier long séjour avec sa fille. Son exposition au Centre Pompidou en 2010, construite comme un environnement, une « grande composition visuelle » dans laquelle le visiteur était immergé, retraçait les voyages successifs de l'année passée.

Ce sont toujours des portraits. Mais si le regard et la fabrique de l'artiste sont reconnaissables, elle entraîne ses personnages dans une dimension nouvelle. Valérie Jouve traverse les territoires et part en effet à la recherche de l'histoire, en rencontrant ceux qui la vivent, au gré des déplacements professionnels des amis qui l'emmènent : *Tous les lieux méritent d'être visités lorsqu'on ne connaît rien*. Elle traque l'histoire également dans ses traces : les murs anciens et nouveaux qui se superposent, strates du passé et du présent qui se contaminent. Les murs et leurs différentes déclinaisons composent les images. Plus que des décors, ils deviennent sujets : les tas de pierres des murs tombés, les murs en élévation, de pierre sèche, de béton, les barrières, enceintes, portails, grilles des balcons, grillages. Ils entourent, soutiennent ou enferment cette jeune femme, ces deux enfants ou d'autres individus. Encore une fois, nous ne savons rien de ceux que l'artiste fait poser dans leur environnement, dans leur solitude au cœur d'une histoire en cours. *Donner à sentir ce que je sens, je ne veux pas faire comprendre. Parfois, il n'y a rien à comprendre*, écrit encore Valérie Jouve dans son journal de voyage. C'est bien là l'essence de sa quête : emporter celui qui regarde, qui ne sait pas mais qui ne peut que ressentir, concentrant son regard sur des individus, des histoires singulières, et *essayer de réhabiliter les corps*, les opposer aux idées préconçues, aux convictions partisans, d'appartenance, les faire exister.

Alexia Fabre, « Valérie Jouve », catalogue d'exposition du « Parcours #5 », *Vivement demain*, 2012-2013, Editions du MAC/VAL.

Deux « Personnages » vus par Valérie Jouve



Sans titre (Les Personnages avec Christine Hamameh), 2009. Epreuve chromogène contrecollée sur aluminium, 102,5 x 131m, collection du MAC/VAL. © Adagp, Paris 2014.

Les images que le MAC/VAL a choisi de montrer appartiennent à un ensemble, dans mon travail, que j'appelle « Les Personnages ».

J'ai rencontré Christine Hamameh dans les territoires palestiniens. Elle est la fille d'une femme palestinienne chrétienne, rencontrée à Jérusalem. Elles font partie d'une communauté aujourd'hui minoritaire en Palestine. Son village, Taibé, est un des rares villages entièrement chrétien. C'est dans ce rapport au lieu que j'ai réalisé cette prise de vue. Christine pose dans un lieu très symbolique à Taibé, Jésus s'y serait arrêté pour boire. Ce qui m'a intéressé ici c'est de montrer cette personne dans une pose tranquille, sereine, très ouverte au monde. Elle est appuyée sur un muret, assise une main à plat sur son genou, très détendue. Ce mur, on le sent très ancien, il date de plus de 2000 ans.

Au loin on voit se dérouler le paysage caractéristique de la Palestine, fait d'une terre assez sèche, un paysage très vallonné. Au fond de la vallée, en arrière-plan, se dessine une architecture assez récente. Cette architecture appartient à une entreprise Israélienne qui dépend d'une colonie. Je mets Christine dans cet entre-deux, entre un mur très ancien qui appartient à son histoire en tant qu'habitant de cette terre depuis des générations et une architecture qui se pose là déjà d'une manière très contemporaine et en véritable rupture avec ce paysage.



Sans titre (Les Personnages avec Nasser Amri), 1993. Epreuve chromogène contrecollée sur aluminium, 100 x 130 cm, collection du MAC/VAL. © Adagp, Paris 2014.

Les personnages sont des éléments qui ont le rôle de passeurs d'autres images, qui sont en général des paysages, des vues de villes, des architectures. J'ai réalisé un des premiers personnages en 1993 avec Nasser Amri qui habite à Marseille. Cette image est prise à côté de la gare Saint Charles et elle s'inscrit au commencement du travail, le moment où j'ai décidé de travailler cette idée des « Personnages ». Ces personnages ne sont pas des portraits, ils n'ont rien à dire sur la personnalité ou la psychologie de la personne photographiée. Ces images sont construites en collaboration avec la personne qui accepte de poser pour défendre une certaine idée du corps humain dans la ville et de planter dans le décor ce corps comme une balise, une échelle, comme un élément construisant cette ville. Les personnages sont, avant tout, des gens que je rencontre. Ce ne sont pas les images qui construisent cette notion de personnage mais la rencontre avec des gens qui ont fait le choix de rester en contrepoint d'un certain comportement social. Ce sont des gens qui n'ont pas envie de ressembler à tout le monde. Ce sont des gens qui refusent la banalité et ce sont des gens qui travaillent sur eux mêmes à tenir leur vie en accord avec leurs idées.

Site du MAC/VAL, Transcription de notices audioguide pour l'exposition « Parcours # 5, Vivement demain », Valérie Jouve, 2012-2013.

« Les figures », le regard d'Estelle Pagès, critique d'art.



Sans titre (les figures avec Pierre Faure), 1997-2000, série « Les Figures ». Epreuve chromogène couleur contrecollée sur aluminium, 170 x 210 cm, collection du MAC/VAL. © Adagp, Paris 2014.

La ville est le corrélat de la route. Elle n'existe qu'en fonction d'une circulation, et de circuits, il faut que quelque chose y entre et y sorte. Elle impose une fréquence. Elle opère une polarisation de la matière, inerte, vivante ou humaine ; elle fait que le phylum, les flux passent ici ou là, sur des lignes horizontales. C'est un phénomène de trans-consistance, c'est un réseau, parce qu'elle est fondamentalement en rapport avec d'autres villes. Elle représente un seuil de déterritorialisation...⁵

Valérie Jouve est une arpenteuse de villes, de nos villes, celles que nous habitons, celles que tour à tour nous subissons, aimons, contempons, traversons selon nos états du quotidien. Les images qu'elle produit, depuis plus d'une dizaine d'années, sont le fruit permanent d'une fascination-rejet que ce territoire suscite d'où émane cette

⁵ Gilles DELEUZE, Félix GUATTARI, « Capitalisme et Schizophrénie », *Mille Plateaux*, Editions de Minuit, Paris, 1980, p. 539.

étrange possibilité d'une appropriation et résonance, quoiqu'éphémère, de l'individu face à cet espace de vie et de pratique.

Que les images récentes soient issues d'une situation instantanée avec des personnages surgissant dans le cadre ou que celles plus anciennes aient nécessité la pose d'un individu choisi, elles procèdent toutes d'une interprétation émotionnelle entre le sujet et l'urbain dans sa dimension d'espace public et privé.

Outre le fait que ce territoire, conçu et construit par l'homme, soit promis à la réflexion, aux spéculatifs, aux fantasmagiques, il rassemble autant de matières, de rêves, d'utopies que de réalités que chacun de nous peut expérimenter, s'approprier ou encore théoriser. Ainsi, l'investigation visuelle et esthétique posée par Valérie Jouve dépasse le simple constat d'une photographie sociologique ou ethnologique de l'individu dans la ville. Elle demande à mettre en tension deux entités cherchant à les imbriquer pour qu'elles se fondent dans une forme de dialogue, de discours potentiel (le récit) tout en créant des disjonctions : deux corps, l'un vivant, l'individu dans son intimité et son mouvement si vulnérable, face à l'autre, la ville mobile, fluctuante, bavarde et anonyme. Cette confrontation implique une situation qui, comme le dit Brecht, *se complique parce que moins que jamais, le simple fait de « rendre la réalité » ne dit quelque chose sur cette réalité... Il faut donc « construire quelque chose », quelque chose d'« artificiel », quelque chose de « fabriqué ».*

Les photographies de Valérie Jouve ne sont pas réalistes car le cadrage, la pose, le hors champ ouvrent sur un monde qui nous semble tout à la fois familier et étranger car seule l'échelle de l'expérience autorise la perception d'un fragment, le nôtre.

Sans titre n° 13 (les figures avec Pierre Faure), 1997-2000

Valérie Jouve photographie Pierre Faure, photographe lui aussi. Au premier plan, il est là, marchant, pris de plain-pied et de profil, mains dans les poches, tête penchée regardant mécaniquement ses pas ; son corps est saisi au moment précis de l'instabilité produite par le mouvement de la marche. Il est perdu dans ses pensées, le long de cette ligne droite, route d'asphalte, horizontale confirmée par une palissade blanche le séparant du reste de la ville. Immeubles au loin, voies potentielles, circuits, la ville est un horizon lointain dont on peut percevoir la rumeur. Elle est hors de portée, hors d'atteinte, de l'autre côté comme ceinturée tandis, que lui se déplace au grès d'une marche lente dont le pas pourrait être l'unité de mesure de la palissade. Deux échelles, deux indéterminées, l'individu, sculpture à la Rodin, l'Homme qui marche fait figure d'édification, alors que la ville s'évanouit et se fond dans un ciel laiteux. Lui vêtu de sombre, elle grise et blanche.

Nous sommes face à un fragment, à un récit en devenir, face à deux corps qui ne se livreront jamais dans leur totalité.

Estelle Pagès, « Valérie JOUVE, Sans titre N°13, 1997-2000 », dans *C'est pas beau de critiquer ?*, éditions du MAC/VAL, février 2006.

TRAVERSÉES DE TERRITOIRES



Synopsis d'un territoire, 2003, Val-de-Marne. Tirages jet d'encre sur papier satiné, 80 x 100 cm, exemplaire unique, commande pour l'exposition « Synopsis d'un territoire », collection du MAC/VAL. © Adagp, Paris 2014.

Synopsis d'un territoire, 2003



Synopsis d'un territoire, 2003, Val-de-Marne. Tirages jet d'encre sur papier satiné, 80 x 100 cm, exemplaire unique, commande publique pour l'exposition « Synopsis d'un territoire », collection du MAC/VAL. © Adagp, Paris 2014.

Mettre les lieux en mouvement

Que nous dit l'expression « paysage urbain » aujourd'hui ? Elle ne renvoie pas à des objets clairement identifiés, mais désigne communément une façon d'appréhender la ville, voire l'urbanisation qui la déborde.

En réponse à la commande ouverte adressée par le MAC/VAL, Valérie Jouve n'a pas tant voulu rendre compte d'un territoire, qui va d'Ivry à Orly et de Créteil à Pontault-Combault, que le reconstruire.

Son œuvre, *Synopsis d'un territoire*, qui a donné lieu à une exposition et à un dvd sonore, intervient alors que Valérie Jouve s'oriente vers le cinéma. Elle dit avoir réalisé cette commande un peu à la manière du repérage d'un film qui n'aura pas lieu. La relation au cinéma ne lui était pas étrangère, puisqu'à travers la photographie des lieux et des espaces qui l'attirent, elle cherche à mettre ceux-ci en mouvement. *Je ne suis pas préoccupée par l'œuvre, mon intérêt pour la photo, c'est*

*qu'elle permet de remettre en mouvement le réel, de le déplacer complètement*⁶. C'est un leitmotiv qui revient souvent dans ses commentaires et qui l'amènera à la réalisation de plusieurs films⁷. La mise en mouvement consiste en une mise en relation des espaces, qu'ils soient montrés ou non. En effet, le hors-champ occupe une place tout à fait privilégiée chez elle, parce qu'il ouvre sur des espaces connexes bien sûr, mais aussi sur l'imaginaire, un imaginaire attaché aux lieux et aux personnes qui les pratiquent.



Synopsis d'un territoire, 2003, Val-de-Marne. Tirages jet d'encre sur papier satiné, 80 x 100 cm, exemplaire unique, commande publique pour l'exposition « Synopsis d'un territoire », collection du MAC/VAL. © Adagp, Paris 2014.

Pour Valérie Jouve, le lieu n'existe pas indépendamment de ceux qui l'habitent. Plus que cela : il faut le leur restituer. La mise en scène des *Personnages* procède de cette intention, car il n'y a aucun instantané dans ces photographies, mais bien des scènes composées, avec des « acteurs », qui « agissent » les lieux. À travers de telles scènes, ce sont des rencontres qui accèdent à la visibilité. Ainsi, rien de fortuit, ni de fantasmé, mais des situations banales, ordinaires, qui sont en quelque sorte enregistrées à posteriori et construites par la chambre photographique. L'ordinaire, le quotidien, n'est pas invoqué ici pour sa valeur aliénante, c'est plutôt à une reconquête du familier que convie Valérie Jouve, un familier à s'approprier, afin que le quotidien fasse sens. La photographie chez Valérie Jouve serait par

⁶ Entretien avec Valérie Jouve, juillet 2009.

⁷ *Grand littoral* (2001-2003), puis *Münster Lands* (2007) lui permettront de franchir le pas définitivement ; voir Christian Merlhiot, « À propos de *Münster Land* et d'autres films, entretien avec Valérie Jouve », décembre 2007, galerie Xippas, Paris.

conséquent au service d'une entreprise de familiarisation. C'est peut-être ainsi qu'il faut entendre l'expression « restituer les lieux à ceux qui les habitent ».

Rendre familier ce qui ne l'est pas encore ou ne l'est plus, montrer que les lieux, autant qu'ils agissent, sont « agis », par des habitants, mais aussi par toutes sortes d'actants qui modèlent un territoire : les réseaux de transport et la « nature » fortement présents dans le Val-de-Marne.

La perception de Valérie Jouve est une perception en mouvement. Plusieurs clichés, ou des séries de clichés sont pris au 35 mm depuis les transports - voiture, tramway, bus, RER, marche à pied - ou encore ils les mettent en scène. Le mouvement est suggéré plus qu'il n'est montré. Dans une étude consacrée au paysage en mouvement, Marc Desportes montre de manière tout à fait convaincante que chaque mode de transport produit un paysage qui lui est propre. Ainsi la voiture à cheval produit un paysage différent du train ou de l'automobile et de l'avion.

Non pas tant parce que les vitesses varient - et la perception avec - mais aussi parce que les aménagements matériels de l'espace diffèrent, tout comme les temporalités qui leur sont associées ainsi que les attentes des voyageurs. Quelle nature coexiste avec, ou accompagne les infrastructures de transport ? Comment la perçoit-on depuis l'automobile, le RER, le train, ou depuis la hauteur du corps en marche ? Ces questions valent d'être posées si l'on veut comprendre comment nature et infrastructures font territoire.

Noter la perception du mouvement ne suppose pas nécessairement le simuler. Les architectes et les paysagistes qui se sont affrontés au problème le savent bien. Une représentation statique, notation ou script, peut s'avérer efficace, ainsi que le montre le dvd *Synopsis d'un territoire* dans lequel les images fixes s'enchaînent à la manière d'un story-board.

Le dvd s'ouvre sur une image de voyageur assoupi dans un transport en commun. Le paysage y est perçu depuis la fenêtre du RER ou du train : vision latérale d'un voyageur au regard rêveur, caractéristique d'une attention flottante, si essentielle à la perception. Au premier plan du paysage, le reflet d'une image de campagne vient se superposer à celle des rails, puis s'échelonnent successivement un alignement d'arbres bordant la voie ferrée et la silhouette d'un grand ensemble. Cela suggère que la modalité de perception première de ce territoire est celle du transport en commun. La composition même de la photographie, son jeu des reflets et superpositions, son mouvement, en même temps que la temporalité de son enregistrement qui fait écho à la durée nécessaire pour appréhender la diversité des éléments et de leurs modes de relation, semblent comme ajustés à l'esprit de ce territoire. La chambre photographique suppose un temps d'exposition long qui exclut un certain nombre de sujets au profit d'autres : peu de gens - ils doivent poser, retenir leur respiration -, beaucoup d'architecture et de paysage. La chambre enregistre un ensemble de phénomènes qui sont offerts à la sagacité du spectateur et produit une densité d'informations impossible à atteindre avec un appareil 35 mm, outil privilégié par la photographie de reportage ou le photojournalisme.

Ainsi, à la faveur d'un cadrage serré, un espace vert de grand ensemble révèle un cheminement bien dimensionné, bordé d'une fine rambarde métallique et articulant une pelouse à une rocaille plantée de bouleaux. Un cadrage plus large montre, quant à lui, un jeune arbre qui viendra relayer l'ombre généreuse d'un sujet en pleine maturité. Ces espaces verts du fonctionnalisme architectural, si souvent décriés, sont ici des facteurs d'aménités indéniables, et le regard qui nous en est donné en souligne une valorisation par l'usage. De plus, l'image photographique, suscitant la sensation de fraîcheur et de calme, s'adresse ici à la pluralité des sens.

La traversée du territoire proposée par Valérie Jouve ne tend pas à l'objectivation. Elle cherche à rassembler les expériences rencontrées pour en restituer la familiarité. Expériences de nature, expérience de mobilité, expériences perceptives, etc. Les nuques, le regard distrait, la perception flottante, autant de figures pour la photographe.

Frédéric Pousin, « *Photographier le paysage urbain* » (extrait) in *Ethnologie française*, 2010, Issue 4. Cnrs, UMR 804 Géographie-Cités / E H G O

Traversée, 2012

La traversée du territoire est dictée par un trio décalé et improbable, d'une enfant, d'un marionnettiste et de sa marionnette, son double mal identifié (comme élément vecteur de liens). Leur relation est tendre, mais tapageuse. Ces deux personnages ne sont pas les protagonistes du film, mais bien plus les passeurs de ce territoire. Ils remettent en jeu la relation humaine, extraite de la simple lecture du conflit, pour redonner une autre réalité de la vie là-bas.

Valérie Jouve



Traversée, 2012, master vidéo numérique au format ProRes 422 sur disque dur externe, d'après film 16mm tourné en 2010 et photographies réalisées à la chambre grand format 10,2 x 12,7 cm, entre 2010 et 2012. Durée : 18'. Courtesy Galerie Xippas. © Adagp, Paris 2014

L'œuvre photographique de Valérie Jouve s'est développée autour de deux entités : l'humain et le paysage, et plus généralement la ville et sa périphérie. Chaque image se construit autour de la notion de rencontre entre des corps, qu'ils soient personnes, architectures ou éléments paysages. Ainsi, lorsque Valérie Jouve photographie des personnages, si l'image est le prétexte à la rencontre c'est finalement la rencontre qui devient prétexte à l'image. Alors que la photographie n'est qu'une surface, elle devient le moyen de relayer une certaine forme d'empathie.



Traversée, 2012, master vidéo numérique au format ProRes 422 sur disque dur externe, d'après film 16mm tourné en 2010 et photographies réalisées à la chambre grand format 10,2 x 12,7 cm, entre 2010 et 2012. Durée : 18'. Courtesy Galerie Xippas. © Adagp, Paris 2014.

Valérie Jouve aborde le médium photographique non pas comme un moyen de montrer, mais davantage de faire sentir et de motiver le rapport intuitif du spectateur. Si chaque photographie garde une autonomie propre, c'est dans l'espace que l'œuvre se déploie. À la façon d'une composition musicale, Valérie Jouve envisage l'accrochage de manière à produire du mouvement qui naît de la cohabitation des images entre elles. C'est donc tout naturellement que Valérie Jouve s'est tournée vers l'image mouvement réalisant dès 2003 à Marseille son premier film *Grand littoral*.

Lors d'un voyage en 2008, Valérie Jouve découvre Israël et les territoires autonomes palestiniens. Fascinée, elle entame un long travail relevant, à travers la photographie et le film, tout ce qui forme son identité, captant ses personnages et saisissant la représentation quotidienne de ses villes les faisant intervenir comme figures emblématiques. Sa nouvelle exposition personnelle à la galerie Xippas fut l'occasion de présenter son nouveau film *Traversée*.

Ce film entamé en 2010 est un road-movie croisant 5 des villes palestiniennes (un livre « Portrait de 6 villes palestiniennes », ensemble de 150 images, est sorti chez Actes Sud au printemps 2014).

Parallèlement, Valérie Jouve présentait un ensemble d'images fixes, comme sorties du film. Le regard contemplatif qu'inspirent les paysages de grands formats est sans cesse vitalisé par les images des passants qui plongent le visiteur dans l'effervescence de la ville. À hauteur de regard, les lignes tracent des ponts, les corps se font échos pour former une atmosphère où les images accompagnent littéralement le flux des visiteurs, créant par là même les interactions nécessaires à la rencontre. Les photographies de Valérie Jouve débordent d'elles-mêmes, au-delà de ce qu'elles représentent, elles interrogent sur les affinités du corps par rapport au lieu et sur la manière dont les corps construisent ces lieux.

À l'occasion de cette exposition, Valérie Jouve proposa à Raul Colosimo, compositeur multi-instrumentiste, un dialogue avec chacune des images. Il a décidé de travailler sur le thème de la Palestine en « Canone Inverso », l'écriture en miroir parfait : de gauche à droite, de droite à gauche, les deux voix venant ensuite se superposer pour créer l'harmonie. Si une des compositions invitait le public à entrer dans l'exposition, Raul Colosimo vient surtout performer à la galerie chacune des pièces, proposant au spectateur de participer au son de par sa seule présence et d'interagir avec les images. Ses compositions performées furent enregistrées à plusieurs reprises pour garder une liberté d'interprétation afin de créer une œuvre en soi : un livre vinyle.

Présentation de l'exposition « Un Etat » à la galerie Xippas, du 12 janvier au 23 février 2013, site de la galerie Xippas



Traversée, 2012, master vidéo numérique au format ProRes 422 sur disque dur externe, d'après film 16mm tourné en 2010 et photographies réalisées à la chambre grand format, 10,2 x 12,7 cm, entre 2010 et 2012. Durée : 18'. Courtesy Galerie Xippas. © Adagp, Paris 2014.

Time is working around Rotterdam, 2006



Time is working around Rotterdam, 2006, France-Pays-Bas (Nouveaux médias, Vidéo) Béta numérique, durée : 25', don de l'artiste en 2008. Assistant réalisateur Pinatel Flavie, Composition Cam Philippe, collection du MAC/VAL. © Adagp, Paris 2014.

Valérie Jouve a un sujet de prédilection, de recherche, d'enquête : la ville ou, plus précisément, l'espace urbain, avec ses zones frontières, indéterminées, périphériques.

Time Is Working Around Rotterdam est un film dont le personnage est une ville. Les mouvements, les rythmes de circulation, les passages, la cadence des passants, le défilement des immeubles à travers les vitres forment les dialogues. Ils se répondent dans un jeu musical, de chants et contre-chants, thèmes, fugues et refrains. Valérie Jouve raconte : *Ce n'est pas dans l'idée de fiction ou de documentaire que je me suis posé la question du cinéma. Je pourrais parler de composition, de structure musicale des images. [...] En effet, la musique permet d'aborder le réel avec des notions de pleins, de vides, de rythmes, de temporalité.*

Le projet est né d'une commande : produire une œuvre autour de l'arrivée du TGV à Rotterdam. L'artiste s'en saisit pour explorer et rendre visibles les temps différents qui se superposent dans un territoire urbain. Le compositeur Philippe Cam vient souligner et amplifier les rythmes du montage image par une partition de musique électronique qui joue sur des sons proches des bruits urbains. Ce portrait éclaté, qui montre des réalités parallèles, est construit comme le récit d'une transformation, d'une accélération. Commencant par un long plan fixe au bord d'un canal, son tempo s'accélère progressivement pour finir sur des images rapides, mobiles, quasi abstraites.

Pour Valérie Jouve, la ville n'est pas un réservoir de surprises, de rencontres fortuites. Son processus de création consiste à associer ses modèles à la construction de l'image et à choisir avec eux le lieu et l'attitude. L'utilisation de la chambre photographique, qui impose un temps d'exposition long, un trépied et plusieurs minutes entre deux prises de vue, est à l'opposé de l'instantané, du clin d'œil, de l'insolite. *Sans titre (les figures avec Pierre Faure)* est emblématique du travail et des paradoxes développés par l'artiste dans les années 1990. Une absence de pittoresque dans le lieu, une lumière naturelle qui vont de pair avec une photo mise en scène. Un passant dans un lieu de transit collectif, mais dont l'identité individuelle est communiquée. Un portrait qui pourrait bien aussi être un autoportrait déguisé puisque Pierre Faure est lui-même un photographe de scènes urbaines.

Une partie de l'intérêt que soulèvent les premières œuvres de Valérie Jouve tient au territoire qu'elle montre : la banlieue, cette *terra incognita* de la ville contemporaine – cités, friches, zones de transit. Tout ce qui, semble-t-il, serait sans style parce que fonctionnel, sans identité, sans joliesse. Cet intérêt tient aussi à ses sujets : des citoyens ordinaires, mais pas anonymes, jamais anonymes, appartenant à une classe moyenne ou populaire. De ce point de vue, le travail de Valérie Jouve rejoint celui de nombreux photographes américains, dont notamment Walker Evans, qui ont toujours trouvé dans le réel et dans l'exposition sans artifice de leur société une source de nouveauté et l'occasion de construire une vision.

Pour Valérie Jouve, il y a une distinction claire entre reportage et documentaire. Alors que le reportage produit le type même de photographie qui se donne pour la réalité, l'esthétique documentaire entretient un rapport au monde plus distancié, prenant toujours en compte le spectateur en lui proposant un outil de lecture sous la forme de cette distanciation. Cela est nécessaire pour penser l'image en tant que représentation et non comme simple présentation d'une réalité. Le document ne se réduit toutefois pas à sa fonction critique, il contient aussi et surtout une forte charge poétique.

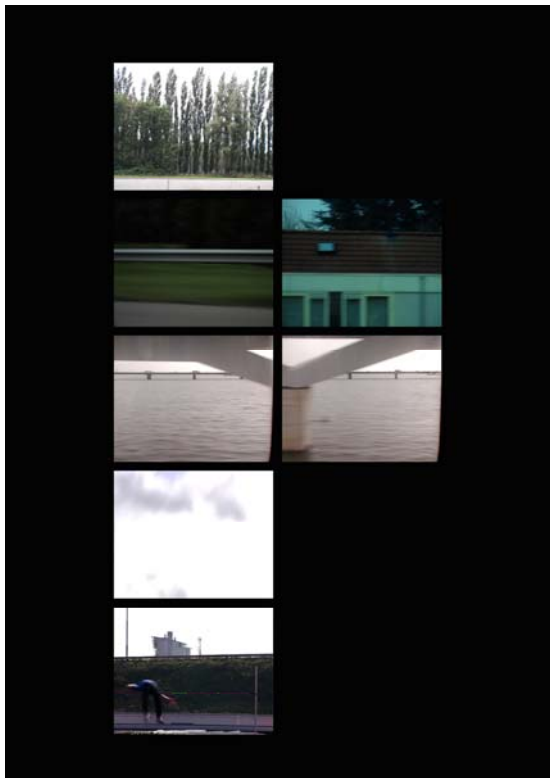
Une des pistes de recherche de Valérie Jouve, qui la singularise parmi les photographes de la ville, est, selon ses propres termes, « Comment la figure confère-t-elle une présence à ce qui l'entoure ? » Comment un individu appréhende l'espace, se l'approprie, s'en protège, le traverse ? Ce sont traditionnellement des questions philosophiques, mais aussi chorégraphiques. Pour les philosophes de la

phénoménologie, une rue n'existe pas objectivement. Elle n'existe, pour l'individu, que dans sa perception subjective, partielle, changeante. Pour de nombreux penseurs orientaux, l'ego en moins, la réflexion demeure valable : au-delà d'une apparence visible, une réalité énergétique d'échange entre le corps et l'espace est à l'œuvre. Dans la danse contemporaine, cette capacité du corps à investir l'espace avec différentes intensités, à accorder une épaisseur à l'air, à utiliser sa résistance, à le transformer en des lieux aussi bien accueillants, comprimés, intimes que hostiles, ouverts, expansifs constitue la grammaire du mouvement.

L'originalité de Valérie Jouve est de chercher avec l'image fixe, et pense-t-on objective, de la photographie à rendre sensible cette dimension personnelle et subjective. Ce que l'artiste exprime ainsi :

*Dans mon travail photographique, la notion de corps est centrale et elle se travaille non seulement à partir des différentes images (personnages, façades ou paysages) mais aussi entre les images, à la manière d'un montage. Cette manière de pratiquer la photographie en pensant en termes cinématographiques se retrouve dans *Synopsis d'un territoire*, 2003, Val-de-Marne.*

Arnaud Beigel, « Time is working around Rotterdam », 2006, notice de l'œuvre *Time is working around Rotterdam*, site internet du MAC/VAL.



Time is working around Rotterdam, 2006, France-Pays-Bas (Nouveaux médias, Vidéo) Béta numérique, durée : 25', don de l'artiste en 2008. Assistant réalisateur Pinatel Flavie, Composition Cam Philippe, collection du MAC/VAL. © Adagp, Paris 2014.

« La vision », le regard de Joseph Mouton, poète, écrivain et critique d'art.

Éprouver la réalité du réel

Voici : je cours le risque du fragment boiteux. J'étais donc au MAC/VAL pour affaire et j'avais du temps à tuer. Je visite l'exposition du moment avec cet état d'esprit que les monuments de la culture exigent idéalement de l'homme de culture qui les visite : ouvert, disponible, sans préjugé, rempli au contraire d'une curiosité endurente. Chemin faisant, je tombe sur une projection de *Time Is Working Around Rotterdam*, de Valérie Jouve, qui m'arrête, que je regarde en entier, pendant vingt-cinq minutes. Ce qui m'arrête, c'est la beauté du film. On a beau avoir l'esprit ouvert, disponible, etc., on sait (par expérience et non par préjugé) que l'art contemporain tolère mal la beauté, et c'est aussi la raison pour laquelle je cesse alors de cheminer le long des œuvres à petite vitesse : j'ai soudain devant moi une œuvre qui fait exception au régime commun de l'inesthétique (anesthétique, anti-esthétique). Je retire le mot de beauté : disons que Valérie Jouve a une telle confiance en l'image qu'elle espère que ses agencements imageants nous feront éprouver la réalité du réel. Et c'est beaucoup moins banal qu'on ne pourrait le croire : toutes sortes de soupçons pèsent sur la réalité du réel (elle serait impossible) comme sur le pouvoir de restitution des images enregistrées (elles ne disent rien par elles-mêmes, ou bien elles intercèdent mensongèrement en faveur de l'idéologie réaliste) ; de sorte qu'il faut aujourd'hui une certaine force d'âme (une certaine naïveté) pour passer outre ces soupçons et tenir contre leur autorité insinuante la position de la justesse, c'est-à-dire de la fidélité à la chose. Or Valérie Jouve ne tient pas cette position d'une façon prétentieuse ; à proprement parler, elle ne tient pas de position ; elle pratique plutôt la justesse d'une façon modeste, technique, en ouvrière du montage.

Entre 2005 et 2006, la fondation Atelier HSL (attachée à la compagnie ferroviaire HSL, qui allait fabriquer l'équivalent d'un TGV pour les Pays-Bas) commanda à Valérie Jouve une étude photographique sur les paysages que devait traverser le train à venir, et notamment les paysages urbains de Rotterdam.

Valérie Jouve estima que la photographie ne serait pas un outil adapté à la commande et proposa plutôt de réaliser un film sur les vitesses du paysage – ce qui fut accepté. Le film commence pourtant sur une quasi-photographie montrant un ensemble de très grands bâtiments en brique, seulement animés par le passage d'un homme sur une passerelle vitrée dans les étages ou l'apparition d'un personnage au rez-de-chaussée, qui se dirige vers une entrée, repart en sens inverse, quitte rapidement l'immeuble du premier plan aussi bien que le cadre, avant que le soleil n'éclaire brièvement en jaune la façade de gauche ; c'est comme si le souvenir des anciens béguinages flamands faisait retour sous les traits de la grande architecture industrielle et presque vidée de toute présence humaine, de toute vie.

La disproportion entre les hauts bâtiments et les silhouettes rares, minuscules, fugitives qui ponctuent leur surplombant silence forme par ailleurs comme une

scène de théâtre inversée, où les balcons et les loges déserts occuperaient le centre de l'attention, ne laissant subsister l'action que sous les espèces de quelques figurants ou spectateurs lointains, ainsi qu'on voit les palais portuaires de Claude Le Lorrain accueillir à leurs balustrades trois ou quatre oisifs anonymes. Rumeur assourdie de ville, signes de neige surlignant la géométrie des toits : hiver. Ensuite, la caméra suit la rive (herbe et neige) d'un canal comme si elle était posée sur une embarcation qui s'y déplacerait lentement, de gauche à droite, trouve un très gros cylindre, sans doute un réservoir, sur la berge, puis le mur d'un hangar, couleur de ciel de neige ; et dans un bruit fort de moteur, elle reprend à présent son travelling dans l'autre sens, pour accompagner un camion rouge qui transporte sur sa plateforme une rangée de très gros sacs blancs immaculés, devant des cargaisons de sacs blancs immobiles (les mêmes), empilés sur trois rangs, formant un dépôt. Et le film continue de la sorte à enchaîner les travellings latéraux.

Traduction ou translation

On me dira peut-être que mon désir de vision peut en droit retrouver son bien dans n'importe quelles sortes de choses vues, et que mon intérêt pour l'œuvre de Valérie Jouve provient d'ailleurs. En réalité, Valérie Jouve ne travaille pas si loin de moi : elle aussi agit par et dans une certaine croyance en la transmutation des matériaux, en l'encastrement (l'encastrement?) par exemple des fragments d'images mobiles en un mur musical que seule leur succession ferait tenir ou chanter. Pareillement, son souci de la justesse ou de la fidélité ne signifierait-il rien si le montage des vues enregistrées restait indifférent par rapport à ce que nous entendons sous le nom de Rotterdam (ou « autour de Rotterdam ») : elle cherche à faire percevoir encore et toujours des traits essentiels de ces paysages que pourtant à ne pas les percevoir. Ainsi, *Time Is Working around Rotterdam* ne traite jamais des nues propriétés de la ville de Rotterdam (si l'on peut me passer ce jeu de mots), mais prélève avant tout des styles ou des écritures de la réalité ; c'est-à-dire que la cinéaste – son film même, si l'on préfère – va chercher les plans de réalité où se forment déjà des quasi-discours : le discours des briques, le discours de l'hiver, le discours des surfaces-miroirs, le discours des arbres, celui des verres transparents, celui des voitures, celui des flots, celui des autobus, des trains, des tramways, des visages, des anoraks et vêtements d'hiver assimilés, etc. Or que nous disent ces quasi-discours ? Ils disent moins qu'ils ne renvoient à d'autres discours ou signes déjà constitués, comme la consommation, le cosmopolitisme, l'habiter propre aux Flandres, la circulation, le territoire tel qu'affecté par la grande vitesse, la ville du futur proche, le chantier, etc. Mais Valérie Jouve est précisément attentive à ne pas laisser fuir ces écritures urbaines vers les généralités et les topoï qui les imprègnent ; elle les ramène obstinément à leur condition corporelle. Valérie Jouve parle de son « désir de construire un film très physique », de son « envie d'un film-corps ». La physicalité n'est pas ici un donné non plus qu'un retour au donné, elle est au contraire ce que construit le film, en écartant des styles leurs discours de référence, en faisant de cet écart même l'ouverture de la dimension physique.

Architecture de l'inconscient

Plus le temps a passé, plus je suis devenu sensible à l'architecture. Ou bien, j'ai toujours été fasciné par les bâtiments publics (les immeubles, les palais, les dépôts, les centres administratifs, les résidences, etc.) et j'ai compris peu à peu que ces formes d'habitation s'identifiaient au travail de l'architecture. Pour autant, je ne suis pas devenu un amateur ou un spécialiste de l'architecture en tant qu'art, parce que je préfère au fond l'architecture quasi-involontaire qui forme le paysage urbain et qui s'efface derrière les fonctionnalités du bâtiment public.

À cet égard, il est peu probable que nous nous retrouvions, Valérie Jouve et moi, mais la chose n'a guère d'importance, il faut plutôt y voir une conjoncture heureuse : par la vertu de son ascèse, l'artiste photographe a réussi à dominer sa propre personnalité artistique et à m'offrir (à moi comme à chacun) des blocs de Rotterdam presque purs, rendus en tout cas si physiques que je peux m'emparer optiquement de leurs corps d'immeubles pour continuer mes spéculations rêveuses, comme dans la vie sans art. La beauté résulte d'une sorte de lavage qui désassujettit les choses, les fait voir dans l'état où elles ne seraient à personne, où elles pourraient aussi bien servir à chacun, à tout le monde. Le communisme de la beauté (s'il en est) n'est en tout cas pas un communisme positif, c'est-à-dire qu'il n'affirme pas positivement la propriété collective, mais indique plutôt la levée des droits de propriété au profit d'une liberté des usages. En ce sens spécial, dirait-on, la beauté est commune, publique et vierge (mais d'une virginité qui signifie toujours aussi la grossesse). Du moins pourrait-on se réserver du mot de beauté pour noter cette fréquence-monde.

Post Scriptum. Je maintiens que Valérie Jouve travaille d'une manière très technique, avec la modestie que nous associons justement à l'idée de technique (de même qu'au souci documentaire en général). Mais je ne voudrais pas laisser ce trait produire ici ses effets ordinaires de classement idéologique, suivant la dévalorisation qui s'attache toujours à la pensée technique. Car la façon que Valérie Jouve a de mettre en œuvre sa technique est elle-même une pensée artistique ; de même que – pour parler sur un autre plan – ses efforts pour effacer toute trace de subjectivité dans son travail n'empêchent pas qu'elle ait sa manière propre de travailler à cet effacement : les blocs de Rotterdam peuvent paraître quasi-purs selon une certaine perspective, tandis qu'en changeant légèrement le point de vue, on verra une métaphysique des corps travailler autour du nom propre de Valérie Jouve. Je n'ai rien dit de celle-ci, alors qu'elle est parfaitement solidaire de ceux-là.

Joseph Mouton, « La vision » *in* Art press 2 n°26 « MAC/VAL : ce que l'art fait à la littérature », aout –septembre-octobre 2012.

BIOGRAPHIE DE L'ARTISTE

Valérie Jouve est née à Saint Etienne en 1964. Elle vit et travaille aujourd'hui à Paris. Elle obtient en 1984 une licence en Ethnologie à l'Université de Lyon II et entre en 1987 à l'Ecole Nationale Supérieure de la Photographie à Arles.

Son travail artistique nourri de sa double formation de photographe et d'ethnologue, traite de l'individu dans son environnement urbain notamment à travers sa série des *Personnages*. Depuis les années 1990, son intérêt pour l'occupation de l'homme dans la ville la pousse à interroger le territoire. En résultent des œuvres photographiques, telles que la série des *Façades*, ou vidéo, comme *Synopsis d'un territoire* en 2003 et *Grand littoral* la même année.

Sa première exposition personnelle a lieu en 1996 à la Galerie Anne de Villepoix. Elle expose par la suite à la Shoshana and Wayne Gallery à Santa Monica en Californie. En 2003, le MAC/VAL lui commande une œuvre photographique, *Synopsis d'un territoire*. « En attente / On hold », au Centre Pompidou en 2010, est la première présentation du travail qu'elle mène en Palestine. En 2013, elle expose « Un Etat » à la Galerie Xippas.

Elle participe à plusieurs expositions collectives : « Les Visiteurs » au Musée d'Art Contemporain de Marseille (1995), « You talk, I listen (Tu parles, j'écoute) » au Musée des Beaux Arts de Taipei et à la Ferme du Buisson à Marne la Vallée (1998). Elle participe également à l'exposition « D'un moment à l'autre » présentée aux Rencontres Internationales de la Photographie, à l'Abbaye de Montmajour à Arles. Elle est présente en 2007 dans « La Force de l'Art » au Grand Palais, en 2009 dans l'exposition de la collection du MNAM « elles@centrepompidou », et en 2011 dans « French Window : Contemporary French Art Scene / Seen through the Marcel Duchamp Price » au Mori Art Museum à Tokyo.

Valérie Jouve est nommée chevalier dans l'ordre des Arts et des Lettres en 2011. Son travail est récompensé par le Prix Niepce en 2013

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

Cette bibliographie présente l'ensemble des documents disponibles au centre de documentation du MAC/VAL. Certains de ces documents sont empruntables à la Bibliothèque Nelson Mandela de Vitry.

Les documents précédés d'un * ne sont pas consultables au centre de documentation.

Monographies

JOUVE, Valérie, GAILLOT, Michel et REHM, Jean-Pierre. *Valérie Jouve. Résonances*, Göttingen, Steidl, 2011. 245 p.
Cote : ART-JOUV-2011

BAJAC, Quentin. *Valérie Jouve, en attente = On hold* : [exposition] Centre Pompidou, Galerie d'art graphique, Paris, 23 juin-13 sept. 2010. 96 p.
Cote : ART-JOUV-2010

BENHAMOU-HUET, Judith et JOUVE, Valérie. *Femme cuillère*, Bordeaux, Cinq sens, 2006. 69 p.
Cote : ART-JOUV-2006

JOUVE, Valérie. *Valérie Jouve, Fotografie, Valérie Jouve, Photographie*, Pont bleu, Sorties de bureau, [exposition], Hanovre, Sprengel Museum, 12 juin-25 sept. 2005. n.p.
Cote : ART-JOUV-2005

LEYVAL David. *Valérie Jouve*, [exposition] Vénissieux, Espace des arts plastiques de Vénissieux, 7 juin - 19 juillet 2003. 37 p.
Cote : ART-JOUV-2003

INKSTER, Dean. *Valérie Jouve*, Paris, Hazan, 2002. 112 p.
Cote : ART-JOUV-2002

POIVERT, Michel. *Valérie Jouve*, [exposition, du 4 mars au 20 avril 1998, Centre national de la photographie], Paris, Centre National de la Photographie, Arles, Actes Sud, 1998. 56 p.
Cote : ART-JOUV-1998

Catalogues d'expositions collectives ou de collections

GRASSER, Olivier. *Valérie Jouve - Djamel Tatah, Zahia Rahmani, ma langue ne veut pas mourir - acte II* - [exposition] - 11 mars - 30 avril 2000, Amiens, Maison de la culture d'Amiens, 2000. 37 p.

Cote : EF-AMI-2000

Articles de presse

Consultables dans le dossier documentaire sur l'artiste

MASSERA, Charles. *Valérie Jouve, la réhabilitation de soi*,
In « Artpress », n°233, mars 1998

DANESI, Fabien. *Valérie Jouve, l'inquiétante traversée du territoire*,
In « Images de la culture », n°20, août 2005

KIHM, Christophe. *Valérie Jouve, Un livre est un monde*,
In « Artpress2 », n°14, août-septembre 2009

BONNET, Frédéric. *Mon travail, donner à voir la réalité*,
In « Le Journal des Arts », n°384, du 1er au 14 février 2013

LEQUEUX, Emmanuelle. *Valérie Jouve poursuit ses repérages*,
In « Le Quotidien de l'art », n°538, 7 février 2014

Informations pratiques L'équipe des publics

Responsable des publics et de l'action culturelle

Stéphanie Airaud
Tél. 01 43 91 14 68
stephanie.airaud@macval.fr

Chargée des actions et partenariats éducatifs

Florence Gabriel
Tél. 01 43 91 14 67
florence.gabriel@macval.fr

Secrétariat (hors réservation)

Sylvie Drubaix
Tél. 01 43 91 61 70
sylvie.drubaix@macval.fr

Référent accessibilité et champ social

Luc Pelletier
Tél. 01 43 91 64 22
luc.pelletier@macval.fr

Coordinateur de la programmation culturelle

Thibault Capéran
Tél. 01 43 91 61 75
thibault.caperan@macval.fr

Réservation des groupes

Corinne Heimburger
Coralie Poles
Tél. 01 43 91 64 23
reservation@macval.fr

Conférenciers

Arnaud Beigel
arnaud.beigel@macval.fr
Valérie Bouvier
valerie.bouvier@macval.fr
Marc Brouzeng
marc.brouzeng@macval.fr
Irène Burkel
irene.burkel@macval.fr
Cristina Catalano
cristina.catalano@macval.fr
Marion Guilmot
marion.guilmot@macval.fr
Adrien Siberchicot
adrien.siberchicot@macval.fr

Professeur-relais

Jérôme Pierrejean,
Professeur relais de la DAAC du
rectorat de l'Académie de Créteil,
accompagne la réflexion de l'équipe
des publics pour un accueil adapté aux
publics scolaires.
jerome_profrelais@hotmail.com

MAC/VAL

Musée d'art contemporain
du Val-de-Marne
Place de la Libération
94400 Vitry-sur-Seine
T. +33 (0)1 43 91 64 20
F. +33 (0)1 79 86 16 57
www.macval.fr

Impression : imprimerie departementale